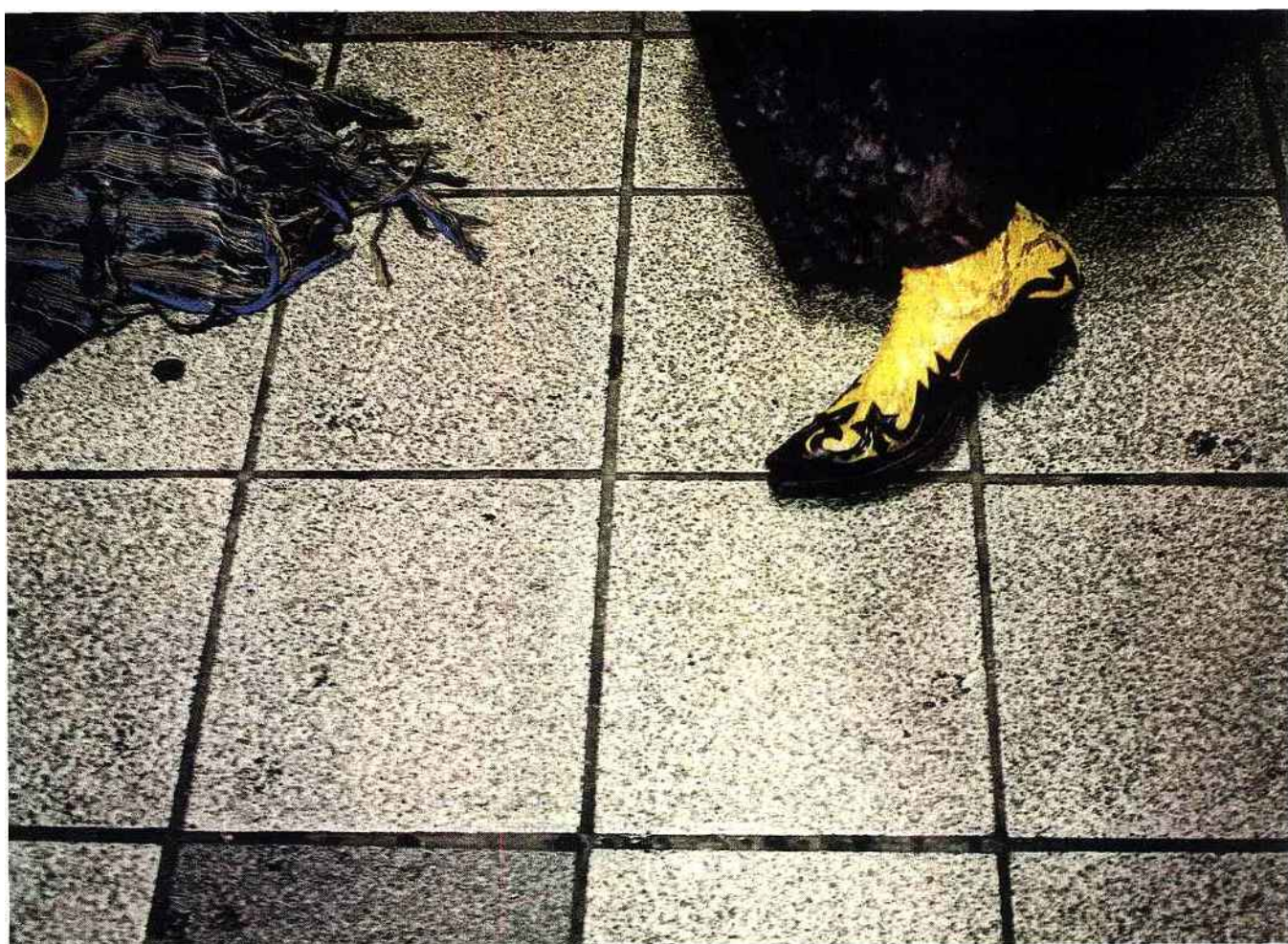




Le pire du Soleil levant

Meurtres, drogue, adultère ou corruption... Abe Kazushige pousse sa ville natale au bord de l'implosion



C'est le règne du pulsionnel qui pulvérise l'imagerie d'un Japon courtois en quête d'harmonie douce. PHOTO MAT JACOB TENDANCE FLOUE

ABE KAZUSHIGE

Sin semillas

Traduit du japonais par Jacques Lévy

Philippe Picquier, 838 pp, 28,50€.

Pan ! Le son sec claque. Cette détonation de l'épouvantail automatique contre les bêtes nuisibles du verger ouvre *Sin semillas*. On l'entend, on le pressent, on le sait, la vermine n'est pas celle que l'on croit. Et ce bruit est moins une scansion mécanique que le signal d'une implosion imminente, lente, à déflagrations multiples. L'étincelle se produit au cœur de l'été 2000 à Jinmachi, banale petite bourgade dans le nord-est provincial du Japon : un professeur de lycée, opposant à l'installation d'une usine de retraitement de déchets industriels, est retrouvé suicidé sur une voie ferrée. Un jeune mécanicien passionné d'auto de sport se tue au volant à l'entrée d'un pont malfamé pour ses apparitions spectrales. Un vieil agriculteur collectionneur d'instantanés de nus disparaît. En apparence, rien ne relie ces trois faits divers qui précipitent le roman vers la case polar. L'illusion ne tiendra pas longtemps. C'est le début du livre et la fin d'un monde. Fini le temps où le yakuza Asô Shigezô et le boulanger Tamiya Jin tenaient la ville avec le concours des for-

ces d'occupation américaines. Les GI sont partis et les années ont passé. Des pères fondateurs, les petits-fils ont hérité un empire qui s'est délité. A Jinmachi – littéralement, « la ville de Dieu » –, la reconstruction de l'après Seconde Guerre mondiale et la fondation de la société de consommation libérale ont débouché sur le désenchantement d'une génération sans repère ; à la fin des années 90, elle entre dans l'âge numérique avide de jouissances immédiates, où l'exacerbation du moi et la violence la plus crue servent d'exutoire à un

« Je ne peux m'empêcher de ressentir des doutes sur la rencontre heureuse entre le lecteur et le personnage. »

désœuvrement diffus. C'est le règne du pulsionnel qui pulvérise l'imagerie d'un Japon courtois en quête d'harmonie douce et de consensus pacifiste.

Implosion. Avec une ironie crépusculaire, Abe Kazushige se livre à une « *entreprise de destruction où aucun personnage ne peut être mythifié, sauvé* », comme il le revendique lui-même derrière de fines lunettes. Cet auteur calme et analytique, que l'on rencontre un matin d'avril dans un élégant café de poche dans le sud de Tokyo surprend.

En proposant un récit fleuve irrigué par une urgence, il a enfanté un univers épouvantable. Il campe une galerie de personnages affreux, sales, lâches et méchants : des chefs de clans mafieux croisent avec des politiques corrompus, un policier amateur de fillettes côtoie des voyeurs pervers, des lycéens idiots, un redoutable exécuteur de basses œuvres, les couples sont en voie d'implosion car rongés par la stérilité, le mensonge, la cocaïne, l'adultère. « *On me reproche souvent cette absence d'empathie, confie pince-sans-rire Abe, mais je ne peux m'empêcher de ressentir des doutes sur la rencontre heureuse entre le lecteur et le personnage. Ce n'est pas ma conception de la fiction.* »

Incandescent, *Sin semillas* oscille entre le violent et l'effervescent, le grotesque et le pathétique dans une langue enlevée fourmillante d'images, d'argot, d'obscénités, de dialogues servis par Jacques Lévy, le traducteur d'Abe en France. L'auteur convoque Richard Clayderman et ses bluettes au piano pour railler une situation, un sentiment. Le cercle vidéo qui rassemble des petites frappes, des hommes minables, des maris veules, fait les frais de cet acharnement d'Abe. « *Cette troisième génération qui hérite du pouvoir à Jinmachi commence à détenir les outils de*

l'information et de la communication dans les années 90. Internet et les petites caméras qu'ils utilisent leur permettent de rendre visible, de libérer leur pulsion. Cela les conduit à une forme de dérive que j'ai voulue décisive dans ce roman, explique un Abe bavard et précis. Auparavant, le pouvoir s'exerçait dans les coulisses. Il était pensé en termes de discussion politique, d'échange. Dorénavant, chacun veut imposer son désir. Ce qui prédomine, c'est le principe de plaisir et de déplaisir.» Alors, les rapports de force se multiplient, les conflits d'intérêts se cumulent dans *Sin semillas*. La violence se libère et se déchaîne. La fresque puzzle d'Abe Kazushige ne dure que quelques semaines, mais elle se propage et se ramifie en lacs de récits. L'auteur les maîtrise, les ficelle, et les orchestre pour peindre le chaos grandissant d'une communauté provinciale qui ne lui est pas complètement étrangère. Car Abe Kazushige est né à Jimmachi en 1968 et se décrit lui-même comme «le produit de cette histoire, de cette occupation américaine, de cette transformation du pouvoir» dans cette «banale ville de province» où, «pour qu'il se passe quelque chose, il fallait attendre l'été», écrit-il dans *Sin semillas*. Aujourd'hui, il se souvient de son grand-père boullanger, des maisons closes, de l'avenue principale.

Contradictions. Cette dimension

autobiographique enrichit une fiction qui combine le réel et le supranaturel, où la «réalité ne se conforme pas à ce qu'on en escompte», fait dire Abe à l'un de ses plus ambigus personnages. L'auteur, passé par l'école de cinéma du Japon, la mise en scène, et plusieurs fois primé pour ses romans et nouvelles, emprunte à la littérature policière, à l'univers de Tarantino pour proposer une vision globalisante. «C'est sans doute l'auteur qui a le plus rapidement et le mieux décrit la réalité de la génération de l'an zéro après la dizaine d'années entre 1990 et 2000 pendant laquelle la généralisation des télécommunications a bouleversé la psychologie humaine», notait en 2007 Ozaki Mariko, la critique littéraire du grand quotidien *Yomiuri* (1).

Mais Abe n'écrit pas en moraliste. En chroniqueur malin et affûté, il préfère pointer les contradictions, jouer avec les paradoxes pour piéger ses personnages. Ainsi, Jimmachi, «la ville de Dieu», est tout sauf la cité de l'intériorité et du religieux. Et sa référence à la Genèse en exergue – «soyez féconds» – doit se lire comme une injonction à dominer la terre dans une époque qui ne produit rien, où les hommes ne se reproduisent pas. Une génération décidément stérile, sans graine. Autrement dit *Sin semillas*.

ARNAUD VAULERIN (à Tokyo).

(1) «Ecrire au Japon, le roman japonais depuis les années 1980», Picquier, 2012.